

Je devais quitter la rue de Turbigo le 17 avril 1960. Je m'étais lâché chez mon frère qui est patron en building vers le Paramount. Il m'avait accordé avec estime 200 gros francs pour les fêtes de Pâques.

J'avais les nerfs particulièrement malades, plusieurs jours de faim par-derrière. Ma mansarde était devenue innommable, la concierge aussi, qui m'insultait dans l'escalier. Les braillements vulgaires cessaient peu. Presque impossible d'articuler un rythme. La maison tremblait sur ses bases, deux étages au moins jouaient à l'attentat terroriste.

À l'Oiseau Gris, ma boîte aux lettres, on faisait par instants des travaux de réfection. Une édition devait y naître. J'y prévins que je sautais dans le vide le surlendemain au cas où l'économique du groupe serait enfin devenue moins folle. Un peu de sueur, un intérêt à peine angoissé d'insecte solitaire, la passion du devenir me faisaient joyeusement supporter les hurlements des chiens. Les quartiers du centre semblaient sympathiser avec ma sérénité. Rues normales,

circulation à peine tendue. Presque étais-je un brave dément du XIXe siècle chrétien contrôlant bravement son délire parmi un peuple d'isolés.

Au Mabillon, où je bus un demi, les garçons de café étaient moyennement rogues, mes 20 000 francs les détendaient à peine, je devais inquiéter, je ne sais. Je me demandai brusquement si le secours de mon frère avait la force que devait m'apporter l'argent professionnel. Je tentai rapidement un virement de caisse à mon crédit de chorège. Du vent.

Vers le boulevard de Sébastopol, j'étais joyeux ; ce soir, les restaurants m'étaient ouverts. Mangerais-je de la viande ? Je ne songe pas un instant à m'arrêter de boire. L'obsession, c'est incroyable ; il faut l'avoir vécue pour comprendre. Elle est faite de murs de coton, de braves silences et de conseils mous. Et puis, pour qui guérir puisque tout se voudrait ailleurs comme ailleurs du toro le public d'une corrida d'Espagne ? Tous ailleurs et bien là, ils me regardent, me chérissent, m'éprouvent un peu vaniteusement. Je rebois de la bière. Je me couche sur le grabat du placard et m'endors avec Mona Eli. Je mangerai demain.

J'ai beaucoup mangé le lendemain, mais des choses estudiantines, frites, saucisses, beefsteacks et œufs. Je ne sais pas encore clairement passer aux restaurants à 1 800 balles. J'ai écrit quelques vers dans l'après-midi à même la graisse de la tablette. Je m'y

émeus de l'homme social que Paris empêche encore de chérir la fleur de son destin. Je me retrouve dans le soir, très ailleurs, sur le boulevard de Sébastopol. Je suis ivre comme un Anglais, aucun délire, aucun geste qui ne soit de ma conscience.

J'ai le contact du Midi par la rencontre d'un jeune inconnu qui me dit s'appeler Bernac et être de Toulouse. Nous nous parlons peu. L'air commence à chauffer. J'apprends pourtant qu'il a de Toulouse un certain sens de la poésie mythique. Je crois que nous sommes tout de suite en accord intime. Il n'a pas d'argent, je lui donne trois ou quatre mille balles. Je nous découvre en douce comte de Toulouse et prince des Baux. L'église rougeoie. Il me dit, comme au Midi il faut bien être, qu'il a envie d'une petite. Dans ma chambre de la rue de Turbigo, je lui montre des vers avec paix. Je suis déjà soutenu. Il s'en va et me voilà obsédé par la présence féminine.

Je remonte le boulevard et tombe rue Blondel, bien soutenu en destin, je passe, et me laisse accrocher par deux jeunes sœurs.

Elles m'absorbent dans un hôtel, me prennent 5 000 francs (je suis le miché). Elles me dévêtent à moitié, elles-mêmes à moitié nues. Moi et deux jeunes femmes, c'est de mon équilibre, je me laisse rêver. Elles me lèchent, moi aussi, me refusent leur bouche, je n'arrive pas à leur faire l'amour. On l'apprend lentement, j'ai besoin pour aimer d'un certain

protocole, bien que je paraisse fort jeune. Elles me descendent de l'hôtel, je m'émeus de fraternité. Elles m'ont fait une vacherie, mais elles ont les mêmes difficultés que moi. Des souvenirs de 1830 me reviennent. Il faut que je m'appuie sur elles. Je n'y vois point malice bien que je n'aie plus d'argent. Tout va. Je passe comme un enfant. Et d'ailleurs l'une d'elles me donne rendez-vous à une heure à l'hôtel Terminus avec, suis-je fou, une voix étrange de petite complice que sa profession n'explique pas !

Jusqu'à une heure, je retombe, ou remonte, au groupe du cinéaste Eisenstein, je chante lourdement des choses historiques à propos d'aventures marines. J'y suis presque toujours le capitaine, sinon le moine conseiller, tout dépend de l'état de mes nerfs. A l'hôtel Terminus, gare Saint-Lazare, le portier est en destin, ce qui veut dire qu'il apparaît sur moi dès que j'ouvre la porte. Il me reçoit avec correction, je lui dis mon célèbre nom et lui demande s'il n'a pas une commission pour moi. Il me répond par la négative. Ah bon, pas de cypris. Je remonte au sud vers le boulevard Haussmann. Je l'aborde, il est glauque et sombre ; l'air vibre, nuageux. Une lourde main m'accroche. Je me retourne, un car d'agents.

« Vos papiers, vous... »

Je sors angoissé mon petit permis de conduire. Je n'ai pas encore eu le droit de me procurer la nouvelle carte d'identité.